

Au rythme de mon coeur, Réalisation : Jean-Pierre Lefebvre,
Canada (Québec), 1983, 80 minutes

Patrick Schupp

Number 115, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schupp, P. (1984). Review of [*Au rythme de mon coeur*, Réalisation : Jean-Pierre Lefebvre, Canada (Québec), 1983, 80 minutes]. *Séquences*, (115), 32–33.

son nom l'indique, c'est une tente qui se met à bouger quand un shaman pénètre à l'intérieur. Sans la toucher, sans rien briser et sans laisser de traces... voilà qu'elle se met à trembler, comme si elle était prise de convulsions. Bouge-t-elle vraiment ou est-ce une vision? Pierre Tobi, le seul Montagnais qui a accepté de raconter sa propre expérience, nous affirme que, lors de son initiation, il s'est surpris à pivoter sans trop s'en rendre compte. Il décrit ce phénomène comme une sorte de grand vent qui vous possède tout le corps. Ensuite, des animaux surviennent. Il nous dit qu'il pourrait reconstruire une autre tente, mais qu'il ne pourrait pas provoquer le rite magique, parce qu'il n'y a participé qu'une seule fois. Ce témoignage à lui seul se présente comme une perle rare en anthropologie.

Autre phénomène étonnant: la scapulomancie. C'est la lecture d'une omoplate d'animal. Mathieu André en fait une devant nos yeux. Il dépose l'os sur la braise. Quand le feu traverse l'os, deux petits trous apparaissent pour indiquer où se trouvent les troupeaux de caribous. Il affirme même qu'urgence il y a, parce que l'os a craqué. Le lendemain, la prédiction se réalisera.

Jean-Baptiste Ashini nous parle de l'étang d'eau stagnante où le réel et l'imaginaire se confondent. Alexandre McKenzie renchérit en nous disant qu'un petit oiseau sort de l'étang en faisant tourbillonner l'eau. Il faut prendre la fuite quand l'étang se vide, parce qu'il cache au fond des bêtes maléfiques. On garde les pouvoirs dans une sacoche qu'on suspend à un arbre. La chasse est l'occasion de rituels spécifiques. Dans le dépeçage du caribou, par exemple, on accroche la peau du panache à une branche. On recueille le sang pour en

faire une soupe, excellente pour la santé. Le sang du caribou fermenté dans sa panse fournit une sorte de boisson délicieuse. On ne gaspille rien. On ira jusqu'à manger des pattes de caribou, peau comprise. Que diriez-vous d'un bon bouillon d'os de caribou? Les Montagnais s'en régalaient.

Il y a aussi le tambour qui joue un rôle important dans leur vie, parce qu'il est sacré. Ce n'est surtout pas un jouet. Dans la détresse, il fait du bien, au dire d'un jeune qui en a été témoin. On s'en sert pour chanter des songes qui se réalisent. Pierre Vachon nous raconte un rêve de caribous qui chantaient sur un lac gelé. Il nous affirme qu'il comprenait les paroles de leur chant. Quand, dans un rêve, une flamme apparaît sur la surface d'un tambour, cela indique exactement l'emplacement d'un caribou. La concentration mentale de l'Indien produit des effets surprenants et prémonitoires. Le Montagnais est à l'écoute de ses voix intérieures et de ses songes. Ce qu'il voit en rêve se réalise. Et un mauvais sort peut tuer quelqu'un à distance.

Mémoire battante, c'est un document aussi précieux que rare. Le dernier film d'Arthur Lamothe m'a semblé plus intéressant que les autres à cause d'un montage plus varié et d'une caméra plus mobile. Il faut signaler aussi la musique de Jean Sauvageau qui vient souligner le côté mystérieux des rituels. Elle épouse parfois la forme d'une incantation.

Nostalgie dépassée que tout cela? Faut-il pleurer sur une culture moribonde? Ce merveilleux film-outil laisse la liberté aux spectateurs de se faire une idée face à cette dépossession, puisqu'il nous présente trois points de vues différents. Celui du Père Paul Lejeune, un missionnaire jésuite qui a décrit et interprété les faits et gestes des Montagnais au

XVII^e siècle. Le documentaire nous offre surtout le point de vue des Montagnais eux-mêmes. Il y a aussi la présence à l'écran d'Arthur Lamothe qui nous propose sa propre vision des choses en prenant soin de préciser que l'individu qui est filmé parle dans le sens de l'intérêt de celui qui questionne. C'est ce qu'on appelle de l'honnêteté envers son public. Le réalisateur nous laisse entendre que là où les Jésuites ont échoué, parce qu'ils n'avaient pas réussi à sédentariser les Indiens, il y a trois cents ans, nos écoles, avec l'aide de nos technocrates, ont réussi: il y a un net blocage dans la transmission de la tradition orale. De toute façon, la dépossession spirituelle d'un peuple, c'est un sujet toujours grave. Seuls en rient ceux qui n'ont pas d'âme.

Janick Beaulieu

A U RYTHME DE MON COEUR — Réalisation: Jean-Pierre Lefebvre, sans montage, tiré de ses archives personnelles. — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 80 minutes.

« Selon les mots mêmes du réalisateur, ce document est un film-journal. Par touches intimistes, à un rythme de création et d'amour pour un passé récent précieux, Lefebvre voyage dans le temps. Isoler des moments privilégiés avec, en toile de fond, des êtres humains (enfants, femme ou maîtresse, amis), des animaux et des choses (neige, maisons, routes, paysages, fêtes), c'est pour lui se prêter à un questionnement professionnel. Dans cette véritable quête d'images, de recherche visuelle, le cinéaste semble nous livrer un testament cinématographique... »

Ainsi se décrit cette nouvelle

oeuvre de Jean-Pierre Lefebvre dans le livret programme des « Rendez-vous d'automne du cinéma québécois ». J'ai vu ce film par une belle journée de septembre, et la douceur de l'air semblait répondre à la langue mélancolique de la vision de Lefebvre.

Un jour, — je pouvais avoir seize ans — on programmait à la cinémathèque de la rue d'Ulm, à Paris, des « films de jeunesse » d'un certain René Clair et je découvris avec émerveillement un monde original et tendre, une vie quotidienne dont la vision et l'enchaînement témoignaient déjà de l'immense talent de celui qui l'avait enregistré avec son oeil magique.

Le film sans montage de Jean-Pierre Lefebvre m'a irrésistiblement ramené à ce que j'avais alors ressenti. J'avoue avoir peu de goût pour ces chroniques familiales. Mais j'avais compté sans le talent, et je me suis fait magnifiquement piéger.

Un peu lent et de texture mince au début, ce journal en images s'étoffe au fil des ans, des événements, des parents, des amis, et entraîne finalement le spectateur dans une giration grave qui finit par exercer une incontestable fascination.

On a aussi l'impression de voir des films touchants et maladroits (et parfois souverainement ennuyeux!) que la famille vous inflige lors des réunions de Pâques ou du Nouvel An. Puis, brusquement, la magie opère: un plan différent, amusant: Marie-Simone marche le long de la route, la caméra la suit et se renverse de 180 degrés; le chat qui joue avec la souris (c'est elle qui gagne!)... La caméra n'enregistre plus des images, elle restitue la vie vibrante, dont le rythme est juste, parce que vrai. N'est-ce pas cela aussi, le cinéma? Et d'un seul coup également, rétrospectivement, on comprend et on aime

davantage, et on veut revoir *Les Dernières Fiançailles*, ou *L'Amour blessé*, ou même *Les Fleurs sauvages...* Enfin, j'ai eu l'impression d'être admis dans l'intimité de Lefebvre, comme j'en avais eu l'impression en lisant les mémoires de Simone Signoret ou celles d'Arthur Rubinstein, sauf que là, le message est saisi sur le vif, et non en différé. Et c'est bien agréable!

Patrick Schupp

POST-SCRIPTUM —
Réalisation: Georges Dufaux — Images: Georges Dufaux — Recherche: Dominique Pinel — Musique: Jérôme Langlois — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 115 minutes.

1979 — Cette année-là, Georges Dufaux provoquait des réactions controversées avec la sortie d'une série de films sur les polyvalentes au Québec. Ce que l'écran renvoyait de notre système scolaire créait la consternation chez de nombreux spectateurs. Pourquoi, se disaient-ils, avoir dépensé tant d'argent pour édifier ces monstres d'écoles qui n'engendrent que le désordre, la frustration et finalement l'insatisfaction et la médiocrité. Rien n'allait plus dans ces maisons qu'on ne savait plus comment qualifier. Et pourtant le regard du cinéaste n'avait rien d'amer. Il cherchait tout simplement à dresser un tableau réaliste d'une situation donnée. Il laissait les jeunes s'exprimer autant par leurs comportements que par leurs dires: les uns et les autres passablement déconcertants. Hélas! c'était l'indéniable vérité. Qu'allait-on former dans ces écoles où le laisser-aller semblait la règle générale?

Et bien! Georges Dufaux ne s'en est pas tenu à ce reportage élaboré et révélateur où il a rencontré plusieurs jeunes d'une quinzaine d'années. Le temps a passé. Ces jeunes, que sont-ils devenus? Qu'est-ce que leur école leur a fourni pour affronter la vie? Et que pensent-ils aujourd'hui de ce temps d'étude (?). Alors Georges Dufaux a remis sa caméra à l'épaule et s'en est allé à la recherche de ces jeunes pour retrouver leur image et leur redonner la parole. Certains ont disparu du paysage. D'autres ont refusé de témoigner. Qu'importe. Ce que le cinéaste nous livre aujourd'hui est un post scriptum significatif. Essayons de tracer le profil de ces jeunes adultes qui trouvent que le temps passe déjà trop vite: 5 ans.

1983 — La majorité des élèves retrouvés considère que leurs études ont été tronquées et inachevées. Certains reconnaissent qu'ils ont perdu leur temps et que si c'était à recommencer cela se passerait autrement. La grande influence qui en a déboussolé plusieurs, c'est le milieu, c'est-à-dire le compagnonnement, la peur d'être exclu du groupe auquel ils appartenaient. Alors ils chahutent comme tout le monde. Ils perdent leur temps comme tout le monde. L'un d'eux va jusqu'à affirmer — c'était le plus déroutant à l'école — que son fils ne fera pas comme lui: il ne fumera pas, il ne courra pas les clubs... Bref, il sera tout autre que ce qu'il a été. En d'autres termes, il devra être ce qu'il aurait dû être lui-même. Cette sorte de compensation, elle apparaît nettement dans les déceptions de ces jeunes. Certains vivent à deux sans toutefois se lier par le mariage. Cela sera moins compliqué s'il survenait une séparation. Ils prendront des arrangements pour l'enfant. Mais ils considèrent qu'il est normal que l'enfant